

L'Association Normande d'Ethnographie et d'Art populaire
« leVieux Honfleur »
BP 60082 – 14600 Honfleur cedex

Conférence par l'abbé Daniel Zannier (et Joseph Fouques)
le 7 novembre 2015 à la Mairie de Gonneville sur Honfleur



« Le jour le plus long ! » mon 6 juin 1944 à moi.

Ce titre de film s'applique très bien à ce que je vais essayer de vous conter cet après-midi :

J'avais à peine 16 ans. C'était un mardi. J'étais en pension au Petit Séminaire de Caen en classe de 3ème. Nous étions une trentaine dans un dortoir au troisième étage.



Le bruit des bombes a commencé vers 2 heures du matin. Nous étions à moins de trois kilomètres de l'aérodrome de Carpiquet. On nous a « réveillé » (une manière de parler car on ne dormait plus)

vers cinq heures du matin. J'essayais d'apprendre une récitation (je crois, des vers d'*Andromaque*, pour la classe du matin, mais ça ne rentrait pas ! Après coup j'ai éprouvé une « certaine joie » de ne pas avoir à m'acquitter de cette récitation). Vers six heures trente on nous a invité à descendre avec nos bagages (une petite valise en toile). Un petit-déjeuner nous fut servi à la cuisine. Cette fois-ci ce ne fut pas la soupe habituelle mais un vrai café avec du pain. En sortant je vis dans le ciel des papiers argentés qui voltigeaient (j'ai sur après coup que c'était pour brouiller les ondes!) Certains professeurs parlaient de débarquement sur la côte tandis que d'autres parlaient d'une simple « tête de pont ».

Toujours est-il que vers sept heures le responsable de la maison (le père de Saint-Audrieu qui remplaçait le père Bacou, retenu à Vassy à la suite d'un accident de charrette à cheval) nous demanda si nous voulions rejoindre notre famille ou rester là. Comme nous étions quatre de Cabourg – Joseph Fouques, François Cassigneul, Francis Pain et moi -, nous avons dit que nous allions nous diriger vers Cabourg. Le chef c'était Joseph Fouques ; on nous a remis nos cartes d'alimentation et nous sommes partis avec nos bagages et deux vélos.

Arrivés au niveau du cimetière Saint-Gabriel, une bombe tombe dans le cimetière. Nous nous aplatissons contre le mur du cimetière et je vois les fenêtres des immeubles se disloquer. Un Allemand vient nous tâter pour voir si nous étions blessés ; et nous repartons. Nous prenons la route de Ouistreham en vue de passer par Benouville. Par deux fois nous nous couchons dans le fossé à cause d'un avion double fuselage qui piquait vers nous. Au bout d'un certain moment deux personnes nous interpellent et nous disent « N'allez pas plus loin, nous venons de Ouistreham ; c'est le Débarquement ! »



Nous ne les écoutons pas, et nous voilà repartis. Mais un peu plus loin deux autres jeunes gens qui venaient eux aussi de Ouistreham nous disent la même chose que les précédents. Alors nous rebroussons chemin pour retourner à Caen.

Mais où aller à Caen ? On discute et le choix fut vite fait ; on va aller chez les Parat. La famille de Parat, qui était pharmacien à Cabourg, en avait été expulsée par les Allemands, soupçonnée de collaboration avec les Anglais. Il en fut de même pour le curé de Cabourg, qui était parti à Fontenay-le-Pesnel. Vers dix heures, nous arrivons chez les Parat (François Cassigneul excepté, car il avait de la famille à Caen et nous avait quittés). Ils nous ont bien reçu ; c'était près de la gare de Saint-Martin, rue du 20ème Siècle, pas loin de l'institution Saint-Joseph. Comme on savait à présent que c'était bien le Débarquement, nous sommes allés faire la queue pour avoir du pain avec nos cartes d'alimentation ; mais nous sommes rentrés bredouilles. « Tant pis, dit M. Parat, on va économiser. » C'était lui qui me conduisait au Petit Séminaire où était son fils. Nous avons mangé sobrement.

Vers treize heures trente, des bombes éclatent sur la gare Saint-Martin. On se blottit sous l'escalier qui était le point le plus solide de la maison. Quand ce fut calmé M. Parat nous emmène vers le centre de Caen, qui devait être épargné. Mais voilà que d'autres bombes sont tombées sur l'église

Saint-Julien ; nous enjambons les décombres, je ramasse même un éclat d'obus encore chaud en souvenir ! Alors que nous allions vers la rue Saint-Jean, les gens de ce quartier venaient vers nous !



On se réfugie dans un abri situé entre l'église Saint-Julien-de-[Bonté ?] et la Miséricorde. Il y avait beaucoup de gens du quartier. On pleurait et on priait ; M. Parat, libre-penseur, en fut vite agacé et décision fut prise d'aller à Fontenay-le-Pesnel, là où était l'abbé Germain. Nous ne sommes pas repassés par la maison des Parat ; nous nous sommes orientés au sud de Carpiquet. Nous avons longé l'aérodrome avec la peur au ventre. Je ne sais pas par où nous sommes passés exactement. De temps en temps des véhicules militaires allemands nous cotoyaient. M. Parat téléphona à l'abbé Germain pour lui expliquer la situation. Celui-ci s'arrangea pour que quelqu'un vienne à notre rencontre. Après un long temps arrive une charrette à cheval qui ne peut prendre que trois personnes. Ce fut M. et Mme Parat et leur fils. Le charretier nous promet de revenir nous prendre après avoir débarqué le premier convoi à Fontenay-le-Pesnel. Il revient longtemps après et Fouques, Pain et moi nous faisons route vers Fontenay pour deux ou trois kilomètres seulement.

L'abbé Germain nous accueille aimablement vers dix-sept heures. Mais il ne pouvait pas nous garder tous les six ; seuls les trois Parat sont restés au presbytère. Quant à nous trois, il nous a trouvé une famille d'accueil dans le village, la famille Pinçon. Accueil chaleureux par M. et Mme Pinçon et leurs enfants déjà grands. Ils nous ont donné à manger. Après le repas vers vingt heures, il



faisait beau. Il y avait un pré avec des pommiers et un âne. Les jeunes Pinçon nous proposent de faire un tour sur le dos de l'âne, sans selle ni équipement. Le premier à enfourcher l'animal fut Joseph Fouques (notre chef). Il grimpe sur l'âne ; celui-ci part au galop et s'arrête brusquement en projetant Joseph par-dessus sa tête. Le second, Francis Pain, s'arrime de son mieux en tenant la crinière et la queue. Il part rapidement et s'assoit sur son derrière pour éjecter son passager.

Le troisième, ce fut moi. J'étais jeune, souple, à peine cinquante kilos. Je monte sur le bourri ; je me cramponne de mon mieux en tenant sa crinière et sa queue. Il part vite. Devinez ce qui arriva ? Il s'élança vers un pommier dont les branches étaient basses et il me projeta dans l'arbre. Tout le monde riait, sauf moi !

Ce soir-là nous allons nous coucher. Je dors avec Joseph Fouques. Les bagarres entre avion durent toute la nuit. Et au lendemain matin on découvre autour de notre lit des trous dans le plancher dûs aux balles ou aux éclats ; nous étions juste sous la toiture.

Alors il fut décidé que désormais nous allions vivre sous la terre, dans un abri que les Allemands avaient fait pour eux en cas de conflit plusieurs mois avant. On y fit un plancher à l'intérieur pour loger les sept jeunes, les adultes étant en bas – M. et Mme Pinçon, leur bonne, les deux châtelaines d'à côté et peut-être encore d'autres (*16 ou 18 en tout*). Notre vie fut drôle ; on y resta dix-huit jours du 7 au 23 juin inclus, même si on perdait nos repères journaliers. Cet abri était un trou creusé dans le champ couvert de troncs de sapins, de terre et de fagots. On ne s'est jamais déshabillé ; on se lavait dans le ruisseau tout proche. On faisait ses besoins dans les haies ; sauf les deux châtelaines, il fallait qu'on sorte tous pour qu'elles fassent leurs besoins !

Je ne me souviens plus de ce qu'on mangeait, à part le jour où des obus tuèrent les deux moutons. Alors on mangea du mouton bouilli comme du pot-au-feu. J'étais content que ces deux moutons soient morts, car il fallait à tour de rôle ramasser de l'herbe pour les nourrir. J'avais peur d'être de corvée.

L'abbé Germain est venu nous voir un jour et nous a apporté la communion. Un Allemand protestant venait nous voir souvent aussi. Il habitait la maison des Pinçon, car il était infirmier et la maison était un [*lazaret*] infirmerie. Il était plus aimable que l'Alsacien incorporé dans l'armée allemande et qui venait lui aussi nous voir. Joseph Fouques n'avait jamais peur. Il sortait seul, ramassait les œufs qu'il trouvait et nous les apportait. Un jour il trouve un mort ; il fait un trou, l'enterre et récite toutes les prières qu'il connaît. Cela je l'ai appris bien après.

Dans l'abri, on dormait beaucoup, on priait un peu. Au bout de plusieurs jours, les deux châtelaines ont voulu qu'on ajoute à la prière « Saint Expédit, expédiez-les ! »

Nous fûmes exaucés d'une drôle de façon ; le 24 juin au matin, les Allemands nous demandent de quitter les lieux dans la soirée. Alors on rassemble tout ce qu'on peut emporter. Alors que le groupe était réuni dans la maison d'habitation des Pinçon avec les Allemands, moi j'étais dans l'abri avec un des fils Pinçon. Un obus est tombé juste dessus ; nous étions tous les deux couverts de terre, mais pas blessés. Les autres avaient assisté au spectacle à cent cinquante mètres et avaient eu peur pour nous.

Donc nous nous sommes mis en route vers 22h30, sauf les deux châtelains qui ont été prises en charge par les Allemands et qui ont été transportées en lieu sûr. Par la suite nous avons pris que tout s'était bien passé pour elles. On y voyait comme en plein jour avec les fusées éclairantes munies de petits parachutes. Et en plus nous bénéficions de la lumière des chars allemands. Nous sommes arrivés à Tessel chez les Boutemy, amis des Pinçon, aux environs de minuit. On nous a servi un bon repas (rillettes d'oie et du pain). Après quoi on s'est réfugié dans un petit bâtiment ; ce qui nous mettait à quarante personnes. On était couché sur de la paille. Il y avait avec nous un prêtre de l'Institution Sainte-Marie, l'abbé Siruu ; il nous remontait le moral.

Un jour ce fut la vraie guerre ; des Britanniques sont venus. Beaucoup sont morts et les Allemands sont revenus et ils ont voulu qu'on s'en aille. En allant chercher ma petite valise, qui était vidée de

son contenu, j'ai vu un Anglais en position de tireur ; je l'ai touché, il était mort depuis deux jours. On a dû enjamber des Allemands qui étaient morts aussi. Nous avons récupéré deux attelages composés d'un petit cheval et d'un âne, pour y mettre nos bagages (du moins ceux qui en avaient). On avait confié à chacun un peu de nourriture pour la mettre en commun à l'arrivée à Banneville-sur-Ajon. La route fut longue. Nous n'avons pas pu entrer dans un village à cause des forteresses volantes qui étaient en grand nombre au-dessus de nous. Deux volontaires ont maintenu le cheval et l'âne sur la route pendant que les autres se cachaient dans les haies. Nous avons assisté à un bombardement intensif et répété sur Villers-Bocage et Aunay-sur-Odon.



Quand le calme est revenu nous sommes repartis et nous avons été reçus par un fermier de Banneville-sur-Ajon, là on avait remis en route un vieux four de boulanger. Qu'il était bon ce pain dont on avait un peu oublié le goût ! On a pu se laver correctement. On a mis à notre disposition des vêtements, car on ne s'était ni déshabillés ni changés depuis près d'un mois. Comme nous étions trois séminaristes, on allait à l'église vers 16h, pas tant pour prier que pour manger les rillettes et le pain qu'on avait soustrait au groupe ! Un soir on a assisté à la mise en terre de nombreux soldats allemands près de l'église.



Au bout de quelques jours les séminaristes décident donc de prendre le large. Joseph Fouques, qui

avait son vélo, s'en va dans sa famille à Soumont Saint-Quentin. Francis Pain et moi nous projetons d'aller chez Friley à Saint-Lambert. Ce fut très long pour moi. Nous nous arrêtons à Cauville ; on nous offre un bon goûter avec des galettes, et après nous allons à Saint-Lambert. Nous sommes très fatigués et bien reçus ; on a un bon lit de plumes. Dans la nuit il y a eu un bombardement. Nous n'avons rien entendu ; les Friley eux étaient partis dans un abri. On les a rejoint le lendemain. Mais on préférerait encore prendre des risques et dormir dans un lit. On s'occupait aux travaux des champs (binage des betteraves...) et c'est là que mon père et le Père Rusé m'ont trouvé, grâce à Fouques qui savait où l'on était et à mes parents qui avaient quitté Cabourg avec les parents Fouques. Je suis donc revenu avec mes parents. Nous sommes restés cinq jours à Soumont Saint-Quentin, et voilà qu'il faut partir. Nous suivons la route de l'exil qui s'est terminée à Durtal (Maine-et-Loire), le 11 avril 1945. Et c'est le 15 septembre que nous sommes revenus à Cabourg. Après Noël, j'ai repris la route du Petit-Séminaire en classe de seconde.

Dans les comptes-rendus qui ont été fait sur le Débarquement, je n'ai trouvé personne qui a souligné la gentillesse des Allemands que l'on côtoyait. En résumé on ne s'est pas déshabillé pendant près d'un mois, excepté pour se laver dans le ruisseau, le tout sans nouvelles de nos parents.

Quand on a suffisamment à manger on ne peut réaliser la place importante de la nourriture.